

elle seule le secret de sa douleur. Le vieux chanteur semblait rajeuni de quarante années, tant il avait de façon de la vivacité en parlant de son admiration.

—Tu as été sublime. Aussi quel délire ! On t'a redemandée ; moi-même je t'ai cherchée ; où étais-tu ? Le public ne voulait pas s'en aller sans t'applaudir encore. Vive la diva ! l'Ombra ! l'Ombra ! " Je courais de tous côtés... Comment es-tu rentrée ? Te voilà immortelle ainsi que ton maître. Va, princesse de Sanseverone, ta gloire surpasse celle de tes aïeux !

Barini sortit après le déjeuner ; il avait besoin d'entendre parler de la grande cantatrice. Il resta dehors toute la journée.

Minia put s'occuper, sans être questionnée, de la visite qu'elle attendait le soir ; on pare les morts et les tombes ; aussi, après avoir fait remplir le palais de fleurs, elle s'en couronna, se mit en grande toilette, sema de diamants son corsage, orna de bracelets ses beaux bras nus ; la nuit venue, les lustres et les girandoles furent allumés, tout prit un air de fête, et la jeune femme, fiévreuse, anxieuse, les yeux brillants, le teint animé, attendit.

—Est-ce que tu donnes un bal ? lui demanda Barini.

—J'ai des adieux à faire ! tu ne me quitteras pas de la soirée, et tu garderas le silence.

—Je ne sais pourquoi j'ai peur, reprit le vieillard, tu ressembles à la Norma quand elle veut tuer ses enfants.

Comme il finissait de parler, neuf heures sonnaient ; le visiteur attendu entra dans le salon. Minia s'avança vers lui, le que s'arrêta, sans pouvoir dissimuler sa surprise et s'écria :

—Lady Stève !

—Oui, milord ; pourquoi vous étonner de me trouver ici ? N'est-ce pas pour me voir que vous me rendez une visite en Italie, après celle que j'ai faite à la duchesse en Angleterre ?

Pardonnez-moi, milady, c'est à Alpino que je comptais aller... Mais ce soir... je ne savais... j'espérais...

Qu'espériez-vous donc, mon cousin ? Quel trouble !... En vérité, vos mains tremblent...

—Comment se nomme ce palais ? demanda le duc au lieu de répondre.

—Il palazzo Marini.

—Il palazzo Marini ? répéta lord Whitefield... Vous ne l'habitez pas seule ? Vous y êtes en visite peut-être ?

Non, je suis chez moi et j'habite seule ce palais avec mon vieux maître.

—Pardon, milady, n'y a-t-il pas un autre palais de ce nom ?

—Je ne le crois pas, milord, et c'est bien ici que l'on vous attend.

Une gravité étrange remplaça le sourire forcé qui errait sur ses lèvres.

—Où l'on m'attend ! Savez-vous donc ?...

Je sais que l'Ombra vous y a donné rendez-vous.

Le jeune homme s'approcha vivement de lady Stève dont l'air hautain et presque dédaigneux étonna le pauvre Barini, qui, ne comprenant pas l'anglais, craignit que cet étranger ne manquât de respect envers Minia, il se leva donc.

—Reste où tu es, lui dit celle-ci, c'est mon cousin, lord Whitefield.

Puis, se tournant vers ce dernier :

—Milord, veuillez vous asseoir. J'ai à vous entretenir de la personne que vous espériez trouver ici. Elle vous est inconnue, et je suis chargée de vous donner sur elle tous les renseignements que vous désirez savoir.

—Mais pourquoi n'est-elle pas présente ?

—Je vais vous le dire, milord : l'Ombra est mon amie.

—Votre amie ?

—Oui, milord ; ne vous avais-je pas dit qu'en Italie le talent valait les titres de noblesse ? Vous étiez bien sévère pour les artistes. Je me souviens que vous m'avez dit un jour : On n'épouse pas ces femmes-là.

—Mais l'Ombra est au-dessus de toutes les autres, et je vous remercie, milady, de l'avoir alors défendue.

—Elle n'avait pas besoin, reprit Minia, car elle est votre égale par la naissance de votre fortune.

—Je ne veux pas le savoir, s'écria le duc, je tiens à vous dire, lady Stève, que je vous trompais en paraissant mépriser les artistes, et l'Ombra, quels que soient sa naissance et son pays, est de celle auxquelles on donne son nom.

—Et son cœur, ajouta Minia.

—Oui, son cœur, car je l'ai aimée en la voyant.

—Et un peu oubliée en ne la voyant plus, interrompit la jeune femme ; car si je ne me suis pas abusée, vous me l'avez offert ce cœur, en me demandant un rendez-vous.

—C'est vrai, milady, vous m'inspiriez des sentiments d'estime et d'affection qui m'ont fait désirer de vous obtenir pour compagne, mais vous m'avez refusé, et cruellement. Je veux aujourd'hui vous parler en toute franchise : vous avez bien fait, car vous devinez que j'en aimais encore une autre passionnément.

—Ainsi vous l'avouez, dit Minia violemment, vos tendres regards et vos paroles étaient des mensonges, et tandis que vous me demandiez d'être à vous, vous aimiez l'Ombra.

—Non, je ne vous ai point trompée, lady Stève. Je croyais l'Ombra perdue pour moi, et peu à peu j'ai subi le charme de votre beauté et de votre esprit ; le nom de l'Ombra jeté entre nous, m'a fait comprendre que je n'étais pas guéri de mon amour, et il s'est rallumé plus violent que jamais, voilà la vérité. Je vous devais cette confession, ma cousine : et je dois encore, tant j'ai confiance dans votre justice et dans votre bonté, vous apprendre qu'hier soir j'ai demandé à l'Ombra d'être ma femme.

—Songez-vous, milord, que le nom qu'elle portera est celui de votre mère ?

—N'essayez pas, chère lady Stève, de me détourner d'un projet irrévocablement pris : il s'agit du bonheur de ma vie... Ne puis-je compter sur vous pour plaider ma cause ?

—Non, milord.

—Êtes-vous donc une ennemie ?

Le duc n'obtenant pas de réponse et voyant l'ironie et la colère dans les yeux bleus de la jeune femme, continua :

—S'il en est ainsi, milady, je demande à voir l'Ombra qui m'a promis de m'entendre.

—Vous ne la verrez pas, milord, je la protégerai contre vous.

—Vous n'avez pas le droit de me séparer d'elle. Où est-elle ?

—Vous allez l'apprendre, duc de Whitefield, s'écria Minia en s'élançant vers Barini, qu'elle entraîna au piano. Accompagne-moi, mon maître.

Elle chanta, et sa voix s'éleva dans toute sa beauté... Le duc jeta un cri. Le chant continua, de plus en plus expressif.